

## Le mandarinat de demain



« Construire », avions-nous déclaré à nos lecteurs dans notre dernier numéro, en guise de « doctrine », — s'il était absolument nécessaire, à notre nouvelle « équipe » de travailleurs de se présenter à eux avec une doctrine, comme le Petit Chose, dans le roman de Daudet si populaire parmi les Annamites, devait se présenter à un grand penseur de province avec un *critérium* . . .

Et de fait, s'il n'est pas indispensable d'avoir un *critérium* « un et indivisible », fixe et sacro-saint, pour faire œuvre féconde, du moins, une idée directrice, un fil d'Ariane, est toujours nécessaire et jamais inutile : c'est pourquoi nous avons adopté cette devise : ne jamais être *celui qui nie*, et mettre toujours nos forces du côté où nous voyons des tentatives de construction et non de destruction.

Ce rappel est nécessaire pour expliquer la position que nous allons prendre à l'égard du mandarinat.



Nous aussi, nous avons eu notre crise de désespoir à l'endroit de la plus anciennement noble et agissante et de la plus actuellement discréditée de nos institutions nationales.

Nous aussi, nous avons parfois incliné à craindre que quelques brebis galeuses déshonoreront irrémédiablement le troupeau.

Nous aussi, nous avons, dans une juste indignation contre certains abus trop scandaleux, certaines concussions, certaines actes empreints du plus impudique népotisme, souhaité, en des heures de colère, que sombrât à jamais le mandarinat pour faire place à quelque autre forme d'autorité, plutôt qu'il ne subsistait de façon si décevante pour les espérances du Jeune Annam.

Nous restons fidèles à notre souhait de voir naufrager les abus et leurs auteurs ; mais à bien réfléchir, à méditer, (le mot n'est qu'humble si on veut bien l'entendre dans le sens où nous l'entendrons toujours, d'une recherche de la vérité, d'une recherche qui n'est empreinte d'aucune superbe, qui plutôt s'inspirerait du mot de Pascal sur ceux qui cherchent « en gémissant » : puisque tant de misères sont visibles qu'il nous appartient de balayer), nous nous sommes convaincus que rien ne sert de manger du mandarin à toutes les sauces que peut suggérer à un esprit irrité une imagination débordante.

Il faut toujours, dans tout pays, un corps de fonctionnaire d'autorité.

Qu'on appelle, dans le nôtre, ce corps « commissaires du gouvernement », « fonctionnaires », « agents administratifs », ou n'importe quelle autre nom biscornu pour rayer du vocabulaire celui exécuté de « mandarin », il reste qu'aux yeux du peuple, celui qui la commande est toujours un « quan », un mandarin ; et en l'occurrence, le bon sens atavique du peuple aura raison.

« On ne détruit que ce qu'on remplace », disait Charles Maurras. Le mandarinat est indestructible parce qu'il est irremplaçable : j'entends par irremplaçable que, de

quelque nom qu'on l'aura rebaptisé, de quelque remaniement qu'on l'aura doté, il restera, en tant que corps de fonctionnaires d'autorité, l'armature et la clef de voûte de l'administration et de la société annamite.

Malgré la corruption de la majorité, quelques âmes d'élite ne subsistent-elles pas, en qui nous retrouvons la plus pure, la plus belle tradition du mandarin d'autrefois? Là où il y a encore des âmes, là où il y a encore une âme, il n'y a pas lieu de désespérer.



Nous espérons donc dans le mandarinat.

Nous espérons davantage dans celui de demain que dans celui d'aujourd'hui, tout en reconnaissant encore une fois qu'actuellement déjà il y a des mandarins intègres et valeureux qui honorent leur corps et leur race.

Et si nous mettons plus d'espoir en l'avenir, ce n'est pas seulement parce qu'il est dans la nature de l'homme de parer l'inconnu des charmes dont l'heure présente le prive; mais c'est parce que les tendances actuelles de la politique indigène suivie par le gouvernement protecteur, les réformes essentielles réalisées en plein accord avec lui par notre jeune et aimé Souverain, promettent un renouveau des institutions de l'Empire, et, en ce qui concerne particulièrement le mandarinat, un relèvement certain du prestige des mandarins.

Ce prestige déclina souvent, et il décline encore parfois maintenant, lorsque des défaillances individuelles viennent malheureusement favoriser la poussée malsaine de certaines lames de fond sporadiques.

Le déclin dont il s'agit tient à des sources diverses qui se ramènent aux raisons suivantes : on met en doute la valeur intellectuelle ou la valeur morale de trop de mandarins ; parfois on met en doute à la fois leur valeur intellectuelle et leur valeur morale.

On pardonne d'autant moins aux médiocres ou aux âmes tarées que l'institution du mandarinat fut toujours, à travers les siècles de l'histoire nationale, une sélection de l'élite intellectuelle et morale du pays.



Pour le rétablissement de ce prestige compromis, pour la restitution au corps mandarinal de son antique caractère d'être une aristocratie de l'intelligence et de l'âme, que fallait-il faire, sinon améliorer le recrutement, revenir à la rigoureuse sélection d'autrefois, ne laisser aucune place au népotisme et aux intrigues?

On souhaiterait que ceux qui, dans le pays, font profession de critiques exclusivement destructeurs, relisent l'ordonnance royale de Dalat en date du 5 Juillet 1933, par laquelle le Souverain, attaquant le mal dans sa racine, a institué le concours commun de recrutement des mandarins de l'Annam-Tonkin, qui vraisemblablement aura lieu en décembre 1935.

Oui, il est vrai que beaucoup d'encre a coulé au sujet de cette ordonnance royale au moment même de sa parution ; mais à distance, combien il est facile de voir que les arguments impartialement inspirés par le seul souci de l'intérêt national furent

bien plus rares, en ces polémiques éphémères, que des erreurs suggérées par le scepticisme mal renseigné ou par l'esprit de parti.



Décembre 1935...

Un an et demi encore avant la date solennelle du concours, qui rappellera par bien des points les anciens concours triennaux.

Régression? Non, progrès dans le cadre de la tradition, de la tradition qui, — on a le tort de l'oublier trop souvent — veut dire : *transmission*, ce qui est tout de même autre chose que pure et simple *conservation*.

Ce concours commun, en se voulant un prestige analogue à celui des anciens grands concours de la capitale, pénétrera davantage les futurs lauréats de la noblesse de la mission qu'ils pourront être appelés à assumer.

Les places étant désormais réservées au seul mérite, la population annamite n'aura plus à se plaindre d'avoir parfois comme « père et mère » des chefs qui ne devinrent chefs que par d'exceptionnels et curieux ensembles de circonstances.

Le concours étant commun à l'Annam et au Tonkin, la preuve sera une fois de plus faite que le Gouvernement protecteur, fidèle à sa politique d'égards vis-à-vis du Souverain protégé et d'action personnelle de celui-ci dans toute la mesure où cette action secondera nécessairement l'œuvre française, veut que les fonctionnaires d'autorité indigènes du Trung-ky comme du Bac-ky cessent de se considérer, par rapport à leur Monarque, comme se trouvant sur des plans différents.

Ils en prendront mieux conscience de leurs devoirs vis-à-vis de celui qui incarne la Patrie Annamite et auront à cœur de travailler à l'évolution de celle-ci dans le cadre du Protectorat toujours d'accord avec l'Empereur d'Annam. Ils auront une flamme d'idéal qui éclairera leur route.

Le relèvement du niveau moral du mandarinat sera la conséquence toute naturelle de l'état de choses ainsi envisagé, qui sera la réalité de l'avenir.

Il sera également une conséquence du relèvement du niveau intellectuel des mandarins de demain.



Car nous n'éluiderons pas le problème ; nous n'ignorons pas que toute la difficulté, dans cette question de la modernisation du mandarinat, et de sa « défense et illustration », réside en ceci : la sélection morale des mandarins de demain importe plus que leur sélection intellectuelle. Cette sélection morale est bien plus difficile à réaliser que l'autre sélection. Le concours l'assurera-t-il?

La plupart des critiques qui furent faites au programme du concours général de recrutement, au lendemain du jour où ce programme fut rendu public, provinrent de ce qu'on considéra que la difficulté des épreuves sera excessive, sans que ces épreuves assurent des garanties sur la moralité des candidats reçus.

Il y a là un malentendu, à notre avis.

Tout d'abord, il n'est pas question que le concours de 1935 ait pour but de vérifier la formation professionnelle ou de contrôler les connaissances acquises par le futur mandarin.

Ce ne sera pas un concours d'*instruction* ; ce sera un concours de *culture*.

Pour nous expliquer plus clairement, disons que les épreuves du concours seront autant de *tests* servant à mesurer l'intelligence du candidat, son jugement, son sens politique, son aptitude à commander.

C'est ce qui ressort de la manière dont ces épreuves sont conçues :

1 épreuve de civilisation extrême orientale.

1 épreuve de civilisation occidentale.

1 épreuve de politique indochinoise.

Il s'agit de connaissances générales en histoire, en politique, en sociologie, parce que les connaissances spéciales, en matière juridique et autres, auront déjà été contrôlées avant même l'admission du candidat au concours, du fait que pour y être admis l'intéressé devra justifier de diplômes d'études supérieures indochinoises ou métropolitaines.

Il sera impossible certes de préparer le concours en *bachotant*, en apprenant par cœur des manuels et des ouvrages ; c'est ce qu'on a voulu éviter. Au contraire, la « difficulté » des épreuves, comme disent les critiques, n'en sera pas une pour le candidat qui aura su se préparer à sa future carrière en lisant, en méditant, en confrontant lectures et méditations avec les réalités avec lesquelles il sera appelé à compter.

Lire, retenir ne suffit pas pour passer avec succès le concours tel qu'il est organisé par le Dũ du 5 Juillet 1933 ; il faut encore savoir se pencher sur les hommes et les choses qui vous entourent, ramener à des proportions nationales et locales des problèmes généraux. Ainsi seront éliminés les songes-creux, les esprits faux, les raisonneurs à vide qui croiront avoir perdu leurs efforts à acquérir une haute culture dès le moment où ils verront que, parfois, dans leur métier de meneur d'hommes il s'agit, avant que de les mener, de faire rentrer les impôts, de réprimer la contrebande, de juger des querelles de villages et des rixes de villageois. Le mandarin de demain qui aura parfait sa culture livresque par l'observation des réalités nationales, saura comprendre que outre que les sciences qu'il aura acquises lui permettront de mieux juger des faits et conduire les hommes, elles lui enseigneront aussi le noble art dont parle Pascal : « tenir son esprit constamment au-dessus de sa besogne pour mieux accomplir sa besogne ».

Celui qui sait ainsi servir l'idéal tout en regardant le réel, celui qui aura tiré de sa culture intellectuelle la connaissance qui non seulement permet l'action, — selon le mot fameux d'Auguste Comte — mais encore tient lieu de toute consolation et de toute joie ici-bas, celui-là ne sera jamais un matérialiste et un concussionnaire. Et c'est en ce sens que nous écrivions, quelques lignes précédemment, que c'est un simple malentendu, l'idée que le concours, si difficile soit-il, ne saurait avoir pour effet une sélection véritable, efficace, au point de vue moral.

Nous croyons au contraire qu'il permet cette sélection. Nous croyons que le véritable intellectuel trouve dans la culture la base morale qui manque aux demi-culti-

vés, aux perroquets savants. Nous croyons que le clerc digne de ce nom ne trahit pas, — en prenant *trahison*, non dans le sens que *ibenda y attacha*, mais dans celui de faillir à la mission qu'on a acceptée.

Nous n'avons pas la candeur de prétendre que tous les mandarins « jeune couche » que nous avons déjà soient, en matière de concussion, blancs comme neige. Mais c'est que pour être jeune, pour avoir été élevé dans la culture occidentale, pour être revenu au pays bardé de parchemins et pour avoir réussi à s'introduire à la faveur de ces parchemins dans le corps mandarin, on n'est pas *ipso facto* muni d'un viatique d'idéal qui permet de rester indifférent aux sollicitations d'un milieu où « l'on sent quelque chose de pourri ».

Mais justement, si le concours de 1935 vise à être autre chose qu'un super-baccalauréat ou un certificat suprême, s'il est avant tout une joute, une évaluation et une mesure de la culture et de la personnalité des futurs chefs du peuple annamite, nous aimons à croire qu'il veut choisir parmi les plus savants ceux qui non seulement auront acquis une demi-teinte ou même une teinte entière de science sans en avoir su tirer une conscience, et ceux en lesquels science et conscience se sont unies, de par le miracle de la véritable culture, qui est une synthèse non seulement de l'Orient et de l'Occident, mais encore une alliance du cœur et de l'esprit en vue de ce que le frère Trophime, dans la *Princesse Lointaine* d'Edmond Rostand, appelait « les aventures hautes ».

C'est une haute aventure que celle que nous vivons depuis le retour de notre Monarque. Il s'agit de savoir si nous sommes capables de nous changer en mieux tout en restant nous mêmes. Il s'agit de savoir si les Annamites resteront des Annamites ou deviendront de pseudo-Français.

Dans cette aventure sacrée, les mandarins, recrutés suivant le mode nouveau institué par le Jeune Empereur que l'Annam entier reconnaît avec joie comme le Chef qui doit présider à sa renaissance, sauront dignement jouer le rôle qui leur sera dévolu.

H. TH.



## Bulletin de la Quinzaine

« C'est avec une satisfaction unanime que les populations indochinoises ont enfin appris, par les radios parvenus dans la journée de vendredi, la nouvelle de l'embarquement, à bord du d'Artagnan, le 29 juin, de M. Robin Gouverneur Général de l'Indochine.

« Cette nouvelle a causé dans toute la colonie, un véritable soulagement. Venant après tant d'autres, plus ou moins tendancieuses, sinon malveillantes, elle a mis fin à l'inquiétude que beaucoup commençaient à ressentir et qui occasionnait un certain malaise, notamment chez les indigènes si faciles à émouvoir ».

Ces judicieuses paroles de notre confrère J. de Monty dans la Volonté Indochinoise, recueillent toute notre approbation.

C'est avec satisfaction en effet que nous ainsi que nos compatriotes, voyons arriver en Indochine le chef que ses qualités, son expérience des choses indochinoises, et le choix éclairé du gouvernement de la République ont mis à la tête de la Colonie en ces heures particulièrement difficiles où il eût été déplorable que des intrigues politiques eussent donné à la population indigène l'impression que la Métropole puisse être si peu renseignée sur notre situation que, ayant choisi un Indochinois comme M. Robin pour lui confier le gouvernement de la barque terriblement ballottée, elle ne sache plus comment lui faciliter la grande tâche de redressement qui l'attend.

Au contraire, il semble bien que M. Robin parte cette fois nanti de plus d'une garantie, qui lui permettra d'agir efficacement pour remettre de l'ordre dans la maison.

Certes, il ne faut pas s'attendre à ce qu'il fasse des miracles. Des difficultés longuement accumulées, un lourd passif, ne se liquident pas en un tourne-main, ni en quelques mois.

Quoi qu'il en soit, le Gouverneur Général, dans les mois qu'il a passés à Paris, en contact direct avec le Département et les personnalités politiques, et au cours des-

quels il n'a cessé d'être tenu jour par jour au courant de la situation du pays qu'il a quitté depuis trois ans et qui a quelque peu changé, nous arrivera le 27 juillet, sinon avec un programme (il est l'ennemi des programmes qui meurtrissent la mouvante réalité et ligotent l'action multiforme), du moins, certainement, avec des fermes directives qu'autrefois nous avons appris à admirer en lui, nées de l'étude des faits et de la confrontation des possibilités.

Le problème économique ne masquera pas au Gouverneur Général que le seul vrai problème en ce pays est le problème indigène.

Nous savons la politique indigène du Gouverneur Général Robin conforme à la plus pure tradition de l'autorité consuecienne, tout en sachant se tempérer du respect de l'évolution. Nous savons de quelle manière ferme mais bienveillante il exerçait toujours son autorité, nous savons quelle haute conception du devoir lui fit, aux heures où cela s'avérait nécessaire, passer au premier rang de ses soucis l'ordre public à maintenir. Nous savons aussi son constant désir de faire, dans l'administration indigène de ce pays comme en bien d'autres domaines, à l'élite de la jeunesse intellectuelle la part qui lui revient.

Depuis son départ de la Colonie, des faits essentiels ont marqué le rythme de la vie de notre collectivité nationale. Le retour de S. M. Bao-Dai, sa prise de pouvoir, ses réformes qui insufflèrent une vigueur nouvelle aux institutions dont quelques unes paraissaient déclinantes, les espoirs que tous mettent dans le jeune Souverain et dans la volonté de rajeunissement et de progrès qui caractérise tous ses actes politiques, voilà autant de faits dont M. Robin, déjà, apprécie la portée, et qui auront toujours sa attention servente. Nul doute que ce grand ami des Annamites ne se penche, avec toute la sollicitude qu'on peut souhaiter, sur ce tournant particulièrement significatif de notre histoire.

M. Robin saura, sans nulle régression sans nulle concession excessive à un conservatisme déplacé, aider le Jeune Annam à évoluer dans le cadre de ses institutions séculaires adaptées aux besoins du temps présent, conformément à l'exemple et à l'enseignement du Gouvernement Protecteur.

# Relations Franco-Annamites

## Un exemple et un symbole



Notre revue a publié dernièrement une photographie représentant M. le Résident Supérieur et Madame Tholance visitant la grande pagode construite à Hoang-mai, non loin de la ville, par l'industriel connu M. Hung-Ky (1). Elle est heureuse de publier dans le présent numéro une autre photographie en laquelle nous voulons voir également un exemple et un symbole : celle d'une réunion de la société de Bienfaisance annamite la Hop-Thien, qui a été présidée par Mme Tholance et à laquelle assistaient également quelques autres dames françaises.

Il convient de souligner l'heureuse portée dans le domaine des relations franco-annamites, de gestes comme ceux dont Mme Tholance est coutumière et qui vont au cœur de toute notre élite. Nous sommes sensibles à la collaboration active qu'elle nous prête pour toutes les œuvres d'assistance, de charité, d'utilité sociale. Nous sommes sensibles à son désir bien arrêté d'accueillir, dans les réceptions et les fêtes de la Résidence Supérieure, sur le même pied, Français et Annamites de la haute société.

Parce que l'exemple vient de haut, de la compagne du chef du Protectorat elle-même, il est d'autant plus remarqué, respecté, suivi. Nous parlons pour le côté

des Annamites, mais il est non moins probable, il est certain que du côté des Français il en est également de même. L'imitation, disait le sociologue Tarde, va du supérieur à l'inférieur. Madame Tholance représente au Tonkin la plus haute personnalité féminine française. Louons-la de tenir dignement ce rôle qui est presque une mission.

Il n'est pas douteux que la présence de Mme Tholance dans toute organisation charitable rassure les plus faciles à effaroucher de celles de nos dames qui seraient tentées, suivant la règle ancienne, de rester dans le gynécée. Elle les incite à se mêler hardiment au mouvement social. Le succès d'œuvres aussi intéressantes que la Tê-Bàn (Asile de nuit) la Tê-Sinh (Garderie d'enfants) est dû à la direction nouvelle dans laquelle s'engage la charité des dames annamites. A l'origine de cette orientation, il serait ingrat de ne pas mentionner des exemples donnés par des Françaises de cœur, dont Mme Tholance n'est pas parmi les moins actives et les moins écoutées.

Sous l'autre aspect, celui de l'accroissement de confiance, d'intimité même, dans les relations franco-annamites, on a déjà souligné l'importance certaine des efforts qu'elle fait pour créer cette confiance, accroître cette intimité. Il nous

---

(1) C'était par une erreur des typographes que nous avions mentionné cette photo comme celle d'une visite à la Tê-Bàn.

souvent de certaines des fêtes données par le chef du Protectorat à la Résidence Supérieure ; la maîtresse de maison et sa toute charmante jeune fille mettaient tout le monde à l'aise par leur accueil empreint de la plus gracieuse et la plus pure courtoisie française. Lorsqu'il y avait bal, Messieurs Français et dames annamites, Messieurs Annamites et dames françaises, dansaient sans distinction déplacée de caste ; Melle Tholance dansant avec un attaché de Cabinet annamite ne constituait-elle pas un exemple qui démontrerait à ceux qui seraient enclins au séparatisme mondain que dans la maison du Résident Supérieur — Kinh-Luoc, ce séparatisme serait tout à fait mal vu.

Nous tenons à mettre en valeur de tels gestes, dans l'unique souci de contribuer, dans notre mesure, à un très heureux mouvement qui, grâce à quel-

ques hautes personnalités françaises, en particuliers féminines, est en train de donner un autre « climat » moral à la colonie en détruisant ce qui jusqu'ici était une réalité, et qui ne sera bientôt plus qu'une légende, un mauvais souvenir : le « fossé » creusé entre les deux races par les femmes françaises.

La femme française a aux colonies un bien autre rôle à jouer que celui, ingrat, de barrière des races. Il est temps de démontrer qu'elle l'assume dignement et que des femmes d'élite qui apportent aux populations autochtones des reflets du clair ciel d'Occident dans leur clair visage et leur clair sourire, manifestent au surplus, par des témoignages palpables, leur cœur généreux, leur exquise charité ou leur charmante courtoisie.

N.-P.



# Un divorce

Conte

par NGUYỄN-TIẾN-LÃNG

Ils étaient penchés l'un sur l'autre, serrés, rivés l'un à l'autre, comme s'ils ne formaient qu'une seule chair. Leurs bouches, confondues, échangeaient les souffles de leurs vies mêlées. C'était un radieux couple de jeunes Européens, cachés dans une voiture automobile qu'un chauffeur impassible menait dans l'apothéose du soir. La route asphaltée était douce comme du velours, la rizière fleurait un arôme grisant de riz mûr, et parallèlement au chemin, dans un arroyo rouge de limon glissaient lentement des voiles brunes de jonques.

Nous avions corné longuement pour demander le passage, et puis nous les avions doublé, sans que leur couple se désenlâçât. Dans l'intervalle bref où nous fûmes à leur hauteur, nous apercevions ce troublant tableau de jeunesse et de bonheur. La jeune femme me paraissait très belle ; ses bras blancs et nus étaient d'un modelé parfait, et sa chevelure blonde faisait un auréole à son visage pur. Mais son compagnon faisait observer que l'homme qui avidement buvait aux lèvres de cette voyageuse abandonnée, indifférente à toutes choses sauf au baiser vers lequel elle levait ardemment son visage et tout son corps et toute son âme, était lui aussi très beau, dans sa beauté virile, aux traits empreints de domination et d'énergie.

L'invitation à aimer qui se dégageait du bref crépuscule d'été des tropiques, chargé d'effluves de fleurs de frangipanier et d'odeurs de riz mûr, avaient jetés l'un contre l'autre les deux amoureux Occi-

dentaux, et ils oubliaient le monde entier, dans un divin oubli.

Nous étions tous les deux empoignés par la passion avec laquelle, dans le bref coup d'œil que nous avions jeté sur leur couple nous les voyions s'étreindre. Leur amour semblait si fervent, si exalté, qu'il excluait toute idée impure ; le tableau de leur baiser nous paraissait chaste et naturel comme celui des blanches fleurs de frangipanier qui givraient l'ombre montante du soir, ou des montagnes qui bleuisaient dans le lointain.

Aucun de nous ne souriait : aucun de nous n'avait envie de se moquer. Au contraire, une sorte de respect nous saisissait devant cette hauteur de sentiment que traduisait le geste si parfaitement beau.

La voiture qui recélait le couple d'amoureux étrangers n'était plus derrière la nôtre qu'un petit point noir sur la route. Allumant les phares de la nôtre, mon ami, sans abandonner le volant, me fit le récit que voici, ponctué par le grésillement doux et triste du moteur et des notes courtes et monotones jetées par des grenouille et qui par instants, montaient du revers de la route :

« Ces jeunes Européens amoureux auraient été honnis s'ils étaient nés Annamites et avaient, dans une minute d'épanchement, manifesté aussi ouvertement, à la face des eaux, à la face des montagnes, à la face des hommes, leur amour. J'en sais quelque chose, moi qu'on obligea naguère à me séparer de ma femme parce que nous fûmes soupçonnés de nous être un soir, aimés, alors qu'il

ne fallait pas justement ce soir là, nous aimer ! Et note bien que nous étions déjà mari et femme, depuis des mois, lorsque ceci advint

« J'avais été marié à une jeune fille de famille mandarinale comme la mienne. Nos parents, comme les siens, étaient fort traditionalistes, aussi, ce fut un pur hasard si nous nous trouvâmes entièrement convenir l'un à l'autre au point que nous nous aimâmes de toute notre âme. de toute la force de nos jeunesse jusque là trop sevrées de tendresse par une austère éducation.

« Mais je connaissais les habitudes de ma famille, et l'adage ancien : « quand on entre dans un fleuve il faut en suivre les méandres, dans une maison, il faut en suivre les coutumes ». Nous nous abstentions soigneusement, ma femme et moi, de toute démonstration de tendresse ou d'amour en présence de nos parents ou des membres de notre famille ; à peine osions-nous, lorsque nous avions à nous remettre l'un à l'autre quelque objet, nous effleurer le bout des doigts ; agir autrement eût été considéré comme une marque d'irrespect de nous-mêmes ; j'eusse ravalé ma femme au rang d'un « saule devant la porte ou d'une fleur pardessus le mur », d'une beauté profanée.

« La nuit, nous faisons, bien entendu, chambres à part, et je ne retrouvais celle que j'aimais qu'à de très rares heures où vraiment, l'un et l'autre, nous puissions être sûrs que tout le monde, dans la maison, dormait. La moindre souris qui faisait du bruit sur une poutre nous donnait de l'anxiété : nous serions accusés d'être impudiques si nous nous voyions la nuit alors que dans la maison, quelqu'un, encore, veillait.

« Qu'importe, nous suivions de notre mieux les « méandres du fleuve » et les règles de la maison. Nul n'eut de repro-

ches à nous faire. Nous étions malgré tout, heureux.

« Ce fut alors que le hasard d'un pèlerinage printanier à une pagode lointaine nous obligea, un soir, à nous arrêter à mi-chemin dans le village natal même de ma femme, et dans la maison de sa famille. Ma belle-mère, revenue elle aussi en vue de la cérémonie d'inauguration de cette maison, qui venait d'être entièrement restaurée, nous y reçut. Elle nous reçut affectueusement : sans vaine démonstration, puisque l'interdisaient les rites, mais avec une joie visible, et des paroles accueillantes ou pleines de sollicitude pour s'enquérir de la santé de mes parents, et de notre voyage, et de notre vie de jeunes mariés.

« Qui eût cru que cette mère si bonne, le lendemain même, allait devenir une impitoyable Parque qui nous condamna ?

« Carce fut elle et elle seule qui voulut notre divorce. Elle l'exigea absolument. Elle fit tout pour qu'il fût consommé. Elle le fit dans le beau feu d'une de ces indignations dont on est soulevé lorsqu'on est sûr d'avoir les Dieux de son côté !

« Nous avions offensé les Dieux, en effet, ma femme et moi, aux yeux de mon excellente belle-maman !

« Qu'avions-nous fait ? Ah ! que j'envie le destin des Français et des Françaises comme le couple que nous venions d'entre apercevoir !

« Nous avions simplement été surpris faisant lit commun, dans la nuit, lorsque la digne femme, qui avait le sommeil léger, se leva à un bruit quelconque pour jeter sur sa maison le coup d'œil du maître, ou de la maîtresse.

« Nous étions mari et femme, nous étions jeunes, nous faisons, dans la saison printanière, un voyage qui ressemblait à un voyage de noces, car c'était le premier que nous eussions fait seuls en-

semble. Nous étions à peine mariés depuis quelques mois. Dans la douceur de la nuit, eh bien oui, je le dis tout net, nous avions préféré nous retrouver ensemble et dormir dans les bras l'un de l'autre. Que faisons nous de mal ? Je suis sûr que toi-même qui m'écoutes, tu ne le devines nullement : tu es de ma génération tu as reçu la même formation que moi.

« Sache que, cette maison n'étant pas notre propre demeure, puisque ma femme avait quitté sa famille pour faire partie de la mienne, nous ne pouvions nous y aimer sans porter malheur à la descendance mâle des maîtres de la maison, en l'espèce mes beaux-parents.

« D'autant plus que la maison était neuve et allait être inaugurée. Nous avions en somme par notre légèreté nui à toute une famille !

« Hélas, ma femme et moi, nous dormions côte à côte, simplement pour nous sentir unis ; mais nous n'avions en rien enfreint le « tabou » de pureté qu'il fallait respecter dans la nouvelle maison.

« Ma femme rougissante, pleurait devant les réprimandes de sa mère, mais aucun de nous n'eut la force de protester. D'ailleurs l'indignation, sous une autre forme et pour d'autres causes, nous étranglait.

« Quand nous essayâmes de nous expliquer, ma belle-mère, butée, ne voulut rien entendre.

« Comme c'était elle qui commandait dans la famille, elle usa de l'influence mandarinale de mon beau-père pour demander et obtenir purement et simplement le divorce. Les interventions de mes propres parents, de nos amis communs,

ne purent rien, ni les larmes de ma femme.

« J'avais offensé les Dieux de sa demeure et menacé la prospérité de sa progéniture mâle, j'étais un gendre ignorant des rites et impudique et sans scrupule, que sa famille se devait de vomir comme un poison !

« Durant le procès, ma femme fut véritablement séquestrée par ma belle-mère. Puis, le divorce prononcé, je ne la revis plus.

« Je ne me suis pas remarié, malgré les objurgations de mes parents ».

— Et ta femme ? osais-je demander (les conteurs sont sans pitié quand ils se sentent sur la piste d'un sujet),

— Sa mère l'a obligée de se remarier à un autre. Elle a obéi. Elle est mère de famille maintenant.

— Ah ? fis-je.

— Pourquoi : ah ? demanda mon ami. Je ne crois pas que mon ancienne femme ait cessé de m'aimer pour cela. Il faut comprendre la femme annamite : elle est essentiellement une créature passive et résignée.

« C'est d'ailleurs une question que de savoir si, hommes ou femmes, les Annamites savent aimer, ce qui s'appelle aimer. Tu devrais étudier ça, toi, futur romancier ! » termina-t-il, après un moment de réflexion.

Puis il se renferma dans un sombre mutisme. Nous arrivâmes ainsi en vue de Hanoi.

La voiture dans laquelle nous avions vu le couple d'amoureux Européens enlacés était bien loin derrière nous.

NGUYỄN-TIÊN-LANG

Dans notre prochain numéro la suite du « Voyage à Sonla et Laichâu » par Nguyễn - Tiên - Lang

# La critique littéraire

par NGUYỄN-TIẾN-LÃNG

*Marius-Ary Leblond et Maurice Martin du Gard  
à Madagascar. — Alfred Silbert : Transafrrique*

C'est la Grande Ile qui cette année tient nettement la vedette de l'actualité littéraire. Marius et Ary Leblond, les actifs et généreux écrivains coloniaux, directeurs de la revue *La Vie*, lui consacrent un de leurs ouvrages les plus réussis : *Madagascar, création Française*. En même temps, le jeune et sérieux directeur des *Nouvelles Littéraires*, l'excellent voyageur de cet attachant *Courrier d'Afrique* dont je parlais dans mon feuilleton de l'*Annam Nouveau*, à sa parution, vient lui aussi se pencher sur le « continent fauve » comme disent dans leur style imagé, Marius-Ary Leblond. Et le *Voyage de Madagascar*, qui résume et condense les impressions et les impressions de l'écrivain, viennent d'obtenir le Grand Prix Colonial de littérature, à la satisfaction générale de ceux qui savent l'actif intérêt que le Directeur des *Nouvelles Littéraires* porte à la « chose coloniale » sous tous ses aspects : la création d'une « page de l'Empire » dans le grand hebdomadaire qu'il dirige est très significative à cet égard.

Il convient de lire avec une attention fervente le livre de Marius-Ary Leblond, car les conclusions qu'il comporte, de par la personnalité de leur auteur, leur place dans les milieux coloniaux de la Métropole, peuvent avoir une portée générale et une répercussion qui dépassera Madagascar.

« *Création française* », dit le titre de ce livre. Avant tout et surtout, « *Mada-*

*gascar* », par Marius-Ary Leblond, est donc une épopée de l'effort des Visages Pâles et de leurs constructions.

Un magnifique mouvement empoigne et emporte le lecteur dès les pages de l'introduction, où les excellents propagandistes que sont les frères Leblond retracent en montrant la « valeur de Madagascar », l'histoire de la colonisation française dans la grande île, depuis les âges très reculés où « l'Européen signifie pour le sauvage le Pillard armé de feu, barbare par cupidité, cruel par système », où l'histoire des rapports entre colonisateurs et colonisés ne fut « qu'impie tragédie de massacres européens et expéditions désordonnées pour châtier les indigènes », jusqu'à ce qu'enfin « Gallieni vient, sauve, édifie ». Il ne faut pas perdre de vue que la colonisation de Madagascar remonte à 1649 et au temps des Grandes Compagnies, entreprises qui au premier chef n'étaient pas, tant s'en faut, civilisatrices.

Maintenant, dans la riante Madagascar, tout respire la fécondité de l'effort français secondé par les indigènes dont on a su conquérir ce qu'il importe avant tout de conquérir, dans toute rencontre de races : le cœur.

(Et cette voix du cœur qui seule au cœur arrive...)

Il faut entendre les frères Leblond décrire la beauté de l'île qu'ils célèbrent :

« Quand vous montez du littoral indien jusqu'au centre, à Tananarive, les paysages distinctifs se succèdent avec une régularité harmonique et solennelle ; plages

grèves bleues de filaos, dorées de cocotiers, battues par les moussons fauves; ourrés tortueux encadrant estuaires et agunes aux végétations amphibies. étrange serre lacustre d'aroidées géantes et de fûts spongieux sucés de sangsues végétales ou étranglés de lianes paradisiaques; premières Collines nues, rouges, modelées en chaos sculptural par le ourbillon du vent, inextricablement striées de ravins chevelus d'un vert métallique; Forêt Ailée, où les individualités végétales semblent souvent de grands oiseaux enchantés — de bambous et de ravenules épanouis en queue de paons; ensuite, d'un brusque élan forcené, pentes abruptes, agrippées par la Grande Sylve éblouissante de hauts troncs de mousses suspendues et de cascades, ou falaises colossales, cariatides du Plateau Central; Haut Plateau découvert à l'infini dans sa pourpre où s'étirent, comme des réminiscences de montagnes antédiluviennes, quelques chaînes de pics onduleux comme le vent du Sud. »

Après la nature, l'humanité :

« Des jeunes filles hovas préparent le doctorat en médecine. La grande île entière devient une ruche d'écoles diligentes. Le touriste se dit charmé par la multiplicité des marchés, ces passionnantes assemblées des types divers de la race, concours et fêtes de la femme. Car ce sont des femmes et des jeunes filles qui, assises sur des nattes ou sur des tabourets tressés, mollement drapées du blanc lamba, la bouche cachée sous un pli de leur voile, y présentent avec grâce la variété des industries casanières : les saisies, les chapeaux, les rabanes soyeuses, la sparterie versicolore, les dentelles, la poterie, les statuettes de bois, d'argile ou de corne. Fête de la femme : honneur de la case ! »

Ces citations montrent les qualités de poésie et l'intensité évocatrice d'une œuvre où la science et la politique savent assumer visage souriant.

L'idée maîtresse, le leit-motiv de *Madagascar, création Française*, c'est la nécessité absolue de la présence de

Blancs, aussi nombreux que possible, pour « encadrer » les éléments indigènes et maintenir ce que la France a ici créé.

Il est d'autant plus intéressant de souligner que néanmoins on remarque dans des chapitres non parmi les moins riches de substance, ceux intitulés « politique = collaboration » et « le pacte ». Les auteurs, par le simple exposé des faits et des doctrines, y mettent dans une aveuglante clarté cette évidence que la collaboration des éléments indigènes est indispensable à l'œuvre française, et que la « création française » est aussi une création franco-malgache dans une certaine mesure, même une mesure certaine.

Lorsque Marius-Ary Leblond cite le Gouverneur Cayla dans ses déclarations concernant la politique indigène en pays malgache, on ne peut s'empêcher de penser à des déclarations qui sans être analogues, furent comparables, et qui en notre Indochine furent faites et tenues par des grands Gouverneurs, comme les Pierre Pasquier, les René Robin :

« Il n'est de saine politique que celle qui, renonçant à des *assimilations* hâtives et contraires à l'état des mœurs, écarte ce qui divise pour retenir seulement ce qui unit, et qui fait ainsi produire tous ses effets utiles à l'association confiante des divers éléments de la population. L'*assimilation* n'est qu'une fin lointaine; l'*association* est le plus sûr moyen de précipiter le progrès d'une colonie; elle seule tient compte de tous les droits et de toutes les coutumes respectables ». (M. Cayla, Gouverneur Général de Madagascar).

« La politique indigène se fait en brousse plus qu'en chambre; elle exige un *contact attentif et permanent avec les populations* » (M. Cayla).

Et les frères Leblond de commenter, judicieusement :

« Avec autorité, M. Cayla affirme à tous les nécessités, devenues catégoriques, de la *collaboration franco-indigène*. Il y a vingt ans, pour les blancs, l'« indigène », c'était un sac de toile sale qui dort ap-

puyé au mur de sa case dans un rayon de soleil; un fainéant hypocrite qui dans sa sieste perpétuelle couve un complot de rébellion et de destruction, un imbécile hagard et fauve, un primitif à prétentions de primaire, un gâcheur de civilisation, un « gache » (diminutif fameux et quelque peu péjoratif de Malgache) .. (Maintenant), les préoccupations du Gouvernement Général (de Madagascar ne tendent plus exclusivement vers une « Politique indigène », mais vers une Politique tout court, complète, synthétique).

Qu'est-ce à dire, sinon que Français et Indigènes ont appris à ne faire qu'un bloc; et c'est à ce seul prix, Marius-Ary Leblond nous le montrent lumineusement (pages 106-107 de leur livre) que le Gouverneur Général arrive à obtenir du Département satisfaction sur certaines questions d'une grande portée pour l'île.

Cette politique d'association est toujours celle qui fut pratiquée en Indochine, et c'est pourquoi il faut nous féliciter de voir prouvée encore une fois sa précellence, par des pages comme celles dont je parle. Elle seule est bonne, elle seule, féconde. Il s'agit pour le colonisateur de faire évoluer le peuple colonisé dans le cadre de ses propres institutions. La question se pose sous un jour certainement autre à Madagascar, c'est pourquoi nous ne nous permettrons pas de discuter de la thèse de Marius-Ary Leblond. Mais ici, en Indochine, en Annam Français il ne saurait y avoir aucun doute que les « cadres » blancs sont certainement indispensables, mais que, elle-même, la France protectrice vise avant tout à nous faire reprendre conscience de notre personnalité propre, et ne veut être que guide et conseillère. Le Gouverneur Général René Robin, sur le problème de la représentation populaire, a fait dans ses Discours, alors qu'il était Chef du Protectorat Tonkinois, des déclarations dont la substance et la fermeté sont en tous points comparables à celles de M. Cayla, tant admirées par Marius-Ary Leblond.

Nous attendons avec sympathie et curiosité le livre éventuel de ces grands

écrivains coloniaux, dont l'œuvre immense emporte notre admiration, sur notre Indochine, en particulier notre Pays d'Annam, lorsque l'occasion viendra pour eux de nous visiter. Il faut le souhaiter. On ne peut que gagner à être observés et jugés par des esprits d'élite même s'il arrive qu'on soit obligé, après de contredire quelques unes de leurs assertions.

Nous recommandons la lecture de *Madagascar. Création Française*, comme un livre « de bonne foy » fait par de maîtres écrivains.

Maurice Martin du Gard sera lui aussi, un maître écrivain de la littérature coloniale, d'ici quelques années; chaque année, il est en progrès par rapport à lui-même, c'est-à-dire par rapport à un terme de comparaison déjà élevé, il est presque superflu de l'ajouter.

Les mêmes qualités que j'ai aimées dans *Courrier d'Afrique* se retrouvent dans *Le Voyage de Madagascar* - comme dans *Terres Divines*, dont je vous entretiendrai un jour. Au reste, c'est pour l'ensemble de ces trois ouvrages que Maurice Martin du Gard reçut le Prix Colonial de Littérature, dont il n'a guère besoin, étant assez notoirement connu par sa personnalité et son activité en tant que Directeur des *Nouvelles Littéraires*; mais cette palme lui est équitablement décernée puisque, on l'a bien remarqué, il a plus donné à l'Empire qu'il n'en reçoit: entendons par là qu'il a mis sa plume au service des colonies d'une manière si fervente qu'on lui doit bien cette « naturalisation » dans la cité des auteurs coloniaux. C'est simple gratitude de la part de ceux-ci.

*Le Voyage de Madagascar* est tout à tour d'un poète, d'un économiste, d'un homme politique, et l'on se demande lequel on aime le plus. La vérité est qu'on ne les sépare pas l'un de l'autre; on estime la personnalité attachante de Maurice Martin du Gard toute entière. Je disais l'an dernier, à propos de *Cour-*

er d'Afrique, admirer surtout en lui  
 homme qui sait « jouer du violon au  
 passage de quelque belle créature, et  
 is, l'instant d'après, être uniquement  
 tentif aux chiffres, aux graphiques »  
 » m'excuse si je tronque le passage  
 citant de mémoire). Eh oui, c'est com-  
 e cela que je veux le vrai voyageur.  
 e qui caractérise Maurice Martin du  
 ard, je m'en aperçois de plus en plus,  
 est une qualité que je qualifierai de clas-  
 que, n'était ma crainte « du mot trop  
 précis qui rature — la vague littérature »  
 l'on doyant réalité : c'est l'équilibre. En  
 uteur du *Voyage de Madagascar*, s'é-  
 quilibrent à merveille le voyageur selon la  
 adition romantique, chercheur de pay-  
 ges qui émeuvent le cœur, et le reporter  
 moderne qui se veut avant tout observa-  
 ur, « témoin » impartial, et amateur  
 e documents.

On aime ce qui vous ressemble ; j'a-  
 oue donc être singulièrement pris par  
 e charme de ce que j'appelais, en pariant  
 le *Courrier d'Afrique*, l'accent « roman-  
 es verlainiennes » de certaines pages  
 e Maurice Martin du Gard : Voici les  
 premières lignes de son livre :

« D'énormes bouquets blancs de loin  
 en loin, aux rives du fleuve, s'étaient for-  
 més sans qu'on y prit garde : l'approche  
 de la nuit venait d'assembler sur leur  
 arbre de prédilection les fausses aigrettes  
 des rizières voisines. D'un vol saccadé,  
 quelques retardataires tournaient en vain  
 autour des branches pleines d'un monde  
 endormi qui pesait à peine, et les eaux  
 tropicales recevaient comme nous leur  
 part de la fête avec cette lumière d'argent ».

Mais parfois, Verlaine s'efface et c'est  
 un Barrès qui pointe, un Barrès qui  
 se préoccuperait de l'esprit du peuple  
 dont la palpitation de vie étrangère le  
 rôle (ne nous y trompons pas, ce Barrès-  
 à existe...), comme des grandes énergies  
 de sa race qui ont imprimé sur le visage  
 du monde la trace de leur main. Voici le  
 voyageur devant « la Porte de l'Empire »  
 l'entrée du canal de Suez :

« On moissonnait sur la mer des son-

geries, des espérances. Toute la nuit,  
 c'était une pluie d'étoiles. Et puis, soudain,  
 au fond du golfe où s'élevait Arsinoë ja-  
 dis, rose et tranquille sous un automne  
 qui distribue le feu doux de nos étés, voi-  
 ci Suez dans le petit matin. Depuis des  
 siècles, l'action n'a pas eu de plus grands  
 poètes que ceux que nous lions à ce nom.  
 Six cents ans avant Jésus-Christ, un roi  
 de Memphis imaginait d'unir aux eaux  
 de la mer Rouge la Méditerranée ; com-  
 me Darius et Cléopâtre, dans la suite de  
 ce Néchao, Bonaparte frissonna en tra-  
 çant sur sa carte une nouvelle route des  
 Indes. Louis XIV n'avait pas pris au sé-  
 rieux le plan qu'apportait Leibnitz à Ver-  
 sailles, eh bien, ce serait lui qui ouvri-  
 rait le canal ! Son ingénieur en décida  
 différemment, au sortir d'une longue  
 étude ; il trouvait entre les deux mers  
 une différence de niveau qui rendait l'en-  
 treprise impossible. M. de Lesseps n'était  
 pas un ingénieur ; il ne se laissa pas ar-  
 rêter par ces considérations ou plutôt il  
 fit recommencer les calculs, persuadé  
 par sa belle imagination que les savants  
 de Bonaparte s'étaient trompés. C'était  
 exact, je veux dire que leur estimation  
 ne l'était pas. Nulle pensée d'impérialis-  
 me mercantile ou d'hégémonie militaire  
 n'effleurait cet idéaliste. Son dessein et  
 son ambition, c'était qu'un lien nouveau  
 pût s'établir entre les peuples et que le  
 canal de Suez aidât à la circulation spi-  
 rituelle du monde. Aussi bien un homme  
 de grande culture peut seul s'élever à  
 l'intérêt général et, portant une telle  
 rêverie sur ce plan, trouve en lui, pour  
 l'accomplir, puissance et patience ».

De citation en citation j'approche de  
 la fin du *Voyage* et je n'ai encore rien  
 dit de la solidité des chapitres que Mau-  
 rice Martin du Gard consacre à la situa-  
 tion politique et économique de Madag-  
 ascar.

Notons aussi sa rencontre avec le poète  
 malgache Pierre Camo, sa sympathie  
 pour les écrivains malgaches de langue  
 française : Maurice Martin du Gard n'est  
 pas de ces voyageurs indifférents qui ne  
 font rien pour aider à se faire jour les et-

forts isolés qu'ils découvrent (1). Quelle phrase, à la rigueur, pourrait être pris comme type et résumé de ce livre varié, foisonnant, impossible à résumer ? Celle-ci qui nous donne la mesure de la conception libérale que Maurice Martin du Gard se fait de la colonisation :

« Que sommes-nous, sinon la maturité ? Qu'apportons-nous, si ce n'est une discipline qui doit être consentie ? »

Ou cette autre, sur laquelle le voyage se termine : « Gardons-nous de dire à la France que sans ses colonies la France n'existerait plus, elle prendrait cette réalité pour une plaisanterie. Efforçons-nous seulement de lui rendre confiance en elle-même : la meilleure façon de la rassurer, c'est de lui donner le sentiment impérial. Puissé-je à ma façon le rendre plus concret, enrichir l'exotisme sans jamais nuire à la vérité. Le beau devoir que je crée et qui me place, en faisant mon plaisir, avec cette gerbe nouvelle d'images et de paysages et d'exemples tonifiants, parmi les serviteurs de la patrie ! Etre attentif aux êtres humains, chercher les meilleurs moyens de les amener à un niveau de vie digne de l'homme, dans l'ordre et l'indépendance, c'est mon programme. Pour imposer les droits du plus civilisé, encore faut-il être celui là. Travaillons tous à le devenir. »

Après ces livres, j'ai relu avec plaisir le récit du voyage mouvementé et amusant tout en étant très instructif d'Alfred Silbert à travers le Sahara et l'Afrique Occidentale. *Transafrrique* a été édité l'Idéo à Hanoi même il y a deux ans car Silbert n'est pas un inconnu chez les Indochinois. Il a fait ici un séjour de deux ans. Il y a laissé de solides amitiés annamites. Il a écrit des pages pertinentes sur les réformes de S. M. Bao-Dai. Il faut connaître encore de lui ce *Transafrrique*, qui est le fruit d'une autre forme de son talent. Lui aussi, est des voyageurs qui aiment les choses et les gens qu'ils voient et ne cherchent qu'à les faire aimer, qu'à les « défendre, » et à les « illustrer ». *Transafrrique*, dans un style bien moderne par sa concision, sa nervosité, ses images brèves et infiniment variées, se déroule comme un beau film. Mon cher Silbert, qui m'avez dédié votre recueil « en attendant quelque lointain voyage que je ferai, moi aussi, peut-être », quelle émotion de rouvrir aujourd'hui, au vacarme des cigales, par une chaleur pour moi déjà saharienne, votre *Transafrrique*, et d'y avoir puisé une saveur douce et amère d'évasion.

NGUYỄN-TIÊN-LANG

(1) Au moment même de mettre sous presse, nous apprenons que Maurice Martin du Gard, à partir du numéro du 2 Mai 1924 dernier des *Nouvelles Littéraires*, fait une place dans la rédaction de ce journal à notre distingué collaborateur lui-même, dont des *Nouvelles Littéraires* publient un délicat et subtil *Portrait de Hué*, la ville impériale, et à M. Nguyễn-Manh-Tường. Nous dérogeons pour une fois à notre rôle de ne publier que de l'inédit en reproduisant dans notre *Revue des Revues*, l'article du brillant Docteur ès-lettres, intitulé « Versailles méditerranéen ».

N. D. L. R.



# Revue des Revues

Quelques pages de M. Nguyễn Mạnh-Tường



*Note de la Rédaction.* — Pour des raisons que l'on comprendra, nous dérogeons cette fois à notre règle de ne publier que de l'inédit, en reproduisant ces pages de M. Nguyễn Mạnh-Tường, que viennent de publier les Nouvelles Littéraires (Paris) dans le même numéro qui contient un « Portrait de Hué » signé de notre collaborateur Nguyễn Tiên-Lang. Cette production est la première, sauf erreur de notre part, du jeune Docteur ès-lettres et en Droit, qui ait été publié en France après ses thèses.

## Versailles méditerranéen

Versailles, c'est pour moi un pèlerinage, un paysage de pensée, d'ineffables instants de recueillement, le génie français exprimé en architecture de pierres, de bronze et de végétaux, une époque définitive de civilisation occidentale, la rencontre de la simplicité et de la finesse athéniennes avec la majesté et l'ordre romains, un climat de raison et de clarté, une heure unique et pourtant solennelle et éternelle de la vie française. Versailles, c'est pour moi un résumé et un symbole, une synthèse d'équilibre et d'harmonie, la quintessence de la culture méditerranéenne sous le ciel attendri de l'Île-de-France.

J'y suis venu pour méditer sur l'aspect méditerranéen de l'esprit français.

Méditerranéenne, la qualité française de l'ordre. L'ordre est une manifestation de la volonté destinée à satisfaire un besoin de l'esprit. Il s'agit d'imposer les cadres de l'esprit à la réalité, de substituer à l'arrangement naturel des choses un arrangement intellectuel qui permette de les mieux comprendre, de les mieux dominer, d'en pénétrer mieux le sens ou la beauté. Il existe un ordre naturel. Il existe un ordre intellectuel et humain. C'est en ceci que consiste justement l'ordre que nous pouvons définir : l'homme ajouté à la nature, l'esprit intervenant dans la vision des choses. La réalité est complexe, elle dépasse l'esprit comme le ciel dépasse l'homme. Pour arriver à la saisir, l'esprit éprouve la nécessité de l'envisager sous un angle et selon un artifice de simplicité. Il impose sa personnalité au réel. Il le compose, le dispose dans un cadre qu'il a imaginé, il l'insère dans un rythme dont il a l'habitude. En un mot, il l'ordonne selon ses goûts.

L'esprit français ressent impérieusement les exigences de l'ordre. Il est inhabile à conce-

voir le chaos, il est impuissant à apprécier la confusion. C'est qu'il se refuse à rester passif, à subir le réel. Il est feu et flamme, il est riche de sang rouge. Il faut qu'il se dépense, qu'il intervienne dans la nature et dans la réalité pour leur imposer ses caprices, pour les faire entrer dans la ronde de ses jeux familiers. L'ordre est une réaction normale de son tempérament d'activité débordante. En France, le désordre peut exister, il n'est jamais considéré, à plus forte raison, compris. Il a beau présenter toutes les séductions, on lui tourne le dos. On lui attribue des qualités retrogrades et des influences néfastes. Au contraire l'ordre jouit d'un beau prestige. Il est aimé, sans cesse réclamé. On l'encense, on l'invoque, on lui découvre des qualités de lumière, des vertus de création. On l'intègre dans le caractère national et on le naturalise français. Le désordre, son ennemi est traqué, honni et, pour le condamner définitivement, il suffit qu'on dise qu'il est contraire au génie de la France.

Seul l'ordre est artistique et le désordre ne peut prétendre à ce caractère que dans la mesure où il est résultat d'une opération concertée de l'esprit. Significatif, le mot de Boileau : « Un beau désordre est un effet de l'art ». Entendez que le désordre doit être l'effet d'un arrangement conscient. Dans de telles conditions le désordre constitue le plus bel hommage que puisse recevoir l'ordre. L'ordre n'est qu'une activité de l'esprit.

La clarté aussi, qui en est le complément. L'ordre permet à l'esprit de dominer le réel ; la clarté continue la besogne en anéantissant toute interposition d'obstacle. L'esprit, de la sorte, se trouve face à face avec l'objet qu'il considère. Il peut exercer toute son ingéniosité à le pénétrer, à le comprendre : Il ne rencontre de difficultés que celles qui sont intrinsèques à l'objet et inhérentes à sa nature même. La manie de l'ordre amène celle de la

clarté ; il s'agit des mêmes efforts de l'esprit en vue d'appréhender le réel et d'en jouir. La clarté, plus personnellement est une tentative d'approfondissement, de pénétration, d'analyse, un essai de pousser le plus loin dans la simplicité et dans l'intelligible, un travail de précision, c'est en définitive un hommage rendu à l'intelligence souveraine.

Mais cette passion de comprendre le monde, de l'expliquer mathématiquement, de lui imposer les lois de l'esprit risque de conduire à beaucoup d'extravagance et de folie. On a vu souvent la folie consister uniquement dans une débauche de logique. Au contraire la France qui est diaboliquement logicienne est extrêmement sensée. C'est qu'en effet dans son vertige de logique, elle est à chaque instant retenu par le bon sens, pierre de touche de toutes les déductions logiques. La logique n'est recommandable que dans la mesure où elle satisfait le bon sens et reçoit de ce dernier ses lettres de créance. Alors c'est le triomphe. Qu'est-ce en effet que le bon sens sinon le sens de l'humain, de la réalité humaine, de ses exigences, de ses limites, de ses capacités, de ses possibilités ?

Mais précisément parce qu'il est le sens de l'humain, le bon sens sert de contrepoids terrestre, humain, aux déductions de l'esprit logique. Il en retient l'élan fou, en modère l'allure, le maintient dans une vitesse raisonnable. Le résultat : un équilibre. La qualité n'a pas encore le temps de finir en défaut. Elle est arrêtée à mi-chemin et n'a que la possibilité de laisser exquivement s'épanouir ce qu'elle a de meilleur en elle. La France est tellement saturée de bon sens qu'elle le considère comme un attribut de l'homme, que le philosophe français a pu écrire de bonne foi : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée »...

Le bon sens qui est essentiellement le sens de l'humain s'appelle, dans le domaine esthétique, le goût. Le goût est le sentiment de la proportion, de la mesure, de l'harmonie, de l'équilibre stable. C'est la haine des extrêmes, des excentricités, des extravagances. C'est l'utilisation de l'idée humaine dans le jugement porté sur les productions de l'activité humaine. C'est l'instinct d'adaptation de la construction humaine à l'homme. C'est la répudiation du colossal, du fantastique, du mélodramatique, de tout cela qui dépasse la moyenne humaine, l'équilibre humain. C'est la concordance entre l'homme et son activité. C'est une qualité exquise qui ne provoque pas la haine ni l'amour, mais engendre une satisfaction générale de l'être.

qui ne trouve rien à redire, qui constate que tout est à sa place, de la qualité et de la quantité convenables, qui se réjouit de ce que l'objet réalisé présente une perfection humaine, celle-ci résidant dans une absence d'exagération. Le goût, c'est le bon sens en fleur, la finesse du bon sens.

Quant à la finesse elle-même, elle constitue aussi une qualité éminemment française. Elle suppose un long passé de civilisation, des siècles de culture, une expérience lointaine de la vie et des habitudes sociales. Elle atteste une délicatesse de sentiments et d'idées dont l'apprentissage ne s'effectue point en un seul jour. L'esprit aiguë en quelque sorte, acquiert une subtilité, une sensibilité, une ingéniosité et, dirons-nous, une susceptibilité que froisse un rien de vulgarité, d'épaisseur, de grossièreté. La finesse n'est qu'un aspect du goût. Le goût, c'est la finesse extériorisée et s'appliquant à juger les êtres et les choses, à enregistrer le degré d'adaptation des faits d'activité humaine à l'homme. La finesse est un sentiment interne, un état de réceptivité, une manière de réagir contre les circonstances extérieures. Mais ce peut être aussi une attitude d'intellectualité, de conscience. La finesse s'entend aussi bien, en effet, d'une analyse que d'un tempérament, d'un élan de connaissance et d'activité que d'une situation d'expectative et de passivité. Concentrée sur l'étude des sentiments et de l'homme, c'est alors la qualité de la nuance, le sens des réalités infinitésimales et imperceptibles, la vertu de profondeur, d'attention, de patience, un effort de clarté et la précision dans la pénétration des entités délicates, dans leur divination, dans leur appréhension, dans leur interprétation.

La synthèse de cet ordre et de cette clarté, l'harmonie de cette logique et de ce bon sens, la symphonie de ce goût et de cette finesse, cet équilibre admirable et lumineux fondé sur la préoccupation du spirituel et sur la prédominance de l'humain, s'appelle la raison. La raison de France n'est point austérité, raideur ni rigueur, mais sourire, grâce aimable, séduction de jeunesse et de souplesse, point coquet insouciant des champs, mais rose émouvante de jardin, fleur non de nature mais de culture. Cette rose de France est unique au monde. Pour arriver à la comprendre le charme intime et la séduction, la foi ardente ne suffit pas. Il faut une initiation, un apprentissage. Et celui-là peut se glorifier de posséder une nature d'élite, qui est parvenu à apprécier cette fine essence de civilisation millénaire et de culture distinguée.

NGUYỄN MẠNH-TƯỜNG